



HAL
open science

Écritures cartographiques : l'Amérique méridionale sous les plumes des conquistadors Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et Pedro de Valdivia (1540-1555)

Amaia Cabranes

► **To cite this version:**

Amaia Cabranes. Écritures cartographiques : l'Amérique méridionale sous les plumes des conquistadors Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et Pedro de Valdivia (1540-1555). *Les Langues néo-latines : revue de langues vivantes romanes*, 2020, 394. hal-03598710

HAL Id: hal-03598710

<https://hal.science/hal-03598710v1>

Submitted on 23 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉCRITURES CARTOGRAPHIQUES : L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE SOUS LA PLUME DES CONQUISTADORS ÁLVAR NÚÑEZ CABEZA DE VACA ET PEDRO DE VALDIVIA (1540-1555)¹

Amaia CABRANES

Université de Bordeaux Montaigne

Ameriber EA3656

Dans le cadre de la conquête et la colonisation hispanique de l'Amérique, écrire l'espace constitue une partie fondamentale du programme de domination. La recreation du territoire à travers sa description implique toute une série d'opérations intellectuelles – nommer, classer, hiérarchiser – qui l'organisent et permettent sa prise de possession. Ces représentations prennent différentes formes : narrations orales, images, cartes et aussi textes. Dans les pages qui suivent, nous nous intéressons à deux récits portant sur deux régions complémentaires de l'Amérique méridionale : le Río de la Plata et le Chili. Nous analyserons de manière comparative l'idée de ces régions dans les récits d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca et de Pedro de Valdivia, conquistadors dont l'expérience sur le sol américain est intimement connectée.

1. Ce texte doit beaucoup à la réflexion menée collectivement avec mes étudiant.e.s de Paris 3 et avec mon collègue Juan Carlos Estenssoro dans le cadre des cours de préparation à l'Agrégation sur la question « Les confins amérindiens de l'Amérique australe au XVI^e siècle ». Je l'ai écrit « confinée » pendant la crise sanitaire due à la pandémie de Covid-19. Heureusement, j'avais avec moi le livre qu'Alejandra Vega m'avait offert à Santiago il y a quelques années, lecture fondamentale qui est au cœur du travail : Alejandra VEGA, *Los Andes y el territorio de Chile en el siglo XVI. Descripción, reconocimiento e invención*, Santiago, Dibam, 2014.

Valdivia (1497-1553) et Cabeza de Vaca (1490-1559) font partie de la même catégorie d'acteurs sociaux et partagent un contexte politique commun. Ils appartiennent tous les deux à la même génération de conquistadors et entreprennent des expéditions dans la décennie de 1540 au Chili et au Río de la Plata respectivement – des régions alors encore à peine explorées par les Espagnols, une cinquantaine d'années après leur arrivée sur le continent américain. Ces deux immenses contrées, habitées par des sociétés non étatiques, étaient restées en dehors du contrôle de l'Empire inca et leur prise en main par les pouvoirs espagnols s'avéra également complexe et fragile pendant des siècles.

Quelle image du Chili véhicule Valdivia dans les lettres qu'il écrit au monarque ? Ressemble-t-elle à celle du Río de la Plata des *Comentarios* d'Álvar Núñez ? Les conquistadors regardent-ils ces espaces de l'intérieur, à partir de leur propre vécu, ou se situent-ils plutôt dans une perspective extérieure, impériale, cartographique ? Imaginent-ils ces régions de façon fragmentaire ou projettent-ils un désir de globalité ? Ces représentations reflètent notamment la culture de la conquête, son lexique, ses pratiques, son imaginaire. L'invention du territoire est l'apanage du pouvoir, mais elle cache des territorialités préhispaniques, difficiles à distinguer dans les sources coloniales qui les invisibilisent.

Par ailleurs et en dépit des ressemblances liées à la fonctionnalité des textes et à un contexte global partagé, l'analyse comparée dégage des différences notables d'un récit à l'autre. Les représentations qu'ils construisent des espaces dévoilent des manières dissemblables de mener la conquête. Elles répondent à des réalités socio-culturelles locales différentes et à des filiations distinctes.

ÉCRIRE LA CONQUÊTE

Les lettres de Pedro de Valdivia²

Pedro de Valdivia est le premier conquistador à entreprendre l'exploration des vallées qui s'étendent entre le Pacifique et les Andes au sud du fleuve Maule. En effet, entre 1540, lorsqu'il quitte le Pérou, et 1553, date de sa mort, Valdivia « découvre, conquiert et peuple » –

2. Disponibles sur le site internet *Biblioteca virtual Miguel de Cervantes* <http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/cartas-de-pedro-de-valdivia-que-tratan-del-des-cubrimiento-y-conquista-del-reino-de-chile--0/html/>

pour reprendre une expression qui revient constamment sous sa plume – la province du Chili, appelée dans ses *capitulaciones* du *Nuevo Extremo* ou Nouvelle Estrémadure.

Il écrit un grand nombre de lettres aux autorités civiles locales (les frères Pizarro) et notamment impériales : au Conseil des Indes et, particulièrement, au monarque. Au-delà de l'objectif d'auto-promotion, par lequel il met en valeur la quantité et la qualité des services rendus à la Couronne au Chili et ailleurs, afin notamment d'établir sa légitimité politique comme gouverneur de la province, Valdivia doit répondre à ses obligations en tant qu'expéditionnaire (*adelantado*) et « *dar relación* » des espaces parcourus. Des trente-et-une lettres recensées, il nous en est parvenu onze, rédigées entre 1545 et 1552, au fur et à mesure que le conquistador avançait sur le territoire.

Les relations d'exploration consignaient et permettaient l'accumulation de connaissances sur les espaces, condition *sine qua non* pour leur territorialisation. Grâce à l'écriture, ces espaces ont été interprétés et rendus compréhensibles pour l'univers mental européen. Leur valeur performative, essentielle au processus de conquête, résidait également dans la validation symbolique de la domination qu'elle véhiculait³. L'écriture a été un instrument d'appropriation au même rang que les faits de guerre, l'implantation des villes ou l'exploitation économique de la main-d'œuvre indigène.

C'est ainsi que nous devons penser la correspondance de Pedro de Valdivia, ou toute autre relation d'expédition de conquête dans leur contexte historique et matériel de production. Ces écrits ne sont pas des œuvres littéraires rédigés par des écrivains au sens où nous l'entendons aujourd'hui, même s'ils s'apparentent à des récits de voyage et qu'ils étaient parfois effectivement publiés comme, par exemple, la narration de l'expédition dirigée par Cabeza de Vaca au Río de la Plata.

3. Voir VEGA, *op.cit.*, p. 66 et Patricia SEED, « Taking possession and Reading text. Establishing the authority of overseas empires », *The William and Mary Quarterly*, Vol. 49, No. 2 (Apr., 1992), p. 183-209.

Comentarios de Álvar Núñez Cabeza de Vaca⁴

Comentarios raconte l'itinéraire, étape après étape, de l'*adelantado* et gouverneur Álvar Núñez Cabeza de Vaca dans la région dite du Río de la Plata – toponyme qui correspondait à l'ensemble du réseau fluvial du Paraná-Paraguay. Contrairement à Pedro de Valdivia au Chili, il n'était pas le premier Européen à sillonner cet espace. Le Río de la Plata avait été partiellement exploré et occupé, et une quantité importante d'informations sur la contrée circulait localement et en Europe. La ville d'Asunción fondée en 1537 au croisement des fleuves Paraguay et Pilcomayo sur un emplacement des Cariós, était devenue la capitale de la région et le point d'ancrage des conquistadors⁵.

Les *Comentarios* furent publiés en 1555 dans une édition d'ensemble avec *Naufragios* – récit des péripéties de Cabeza de Vaca en Amérique septentrionale : « *parce que les deux livres constituaient une seule et même chose, il fallait faire un seul volume* ». Conçus pour être publiés, les *Comentarios* s'adressaient à l'opinion publique – naissante. Mais à la différence des *Naufragios*, la narration est écrite à la troisième personne du singulier par le secrétaire de Cabeza de Vaca, Pedro Fernández (seule, la dédicace au prince Don Carlos est à la première personne et signée par Álvar Núñez – en dernière instance, c'est la Couronne qui est la destinataire). Ce choix du récit rapporté permettait au conquistador de présenter son expédition sous un angle d'objectivité dans un contexte de remise en cause de son action en tant que gouverneur du Río de la Plata. Il devait réhabiliter son nom et sa personne en faisant valoir ses actions et découvertes. Le seul moyen qui lui restait était l'écriture, moyen qu'il savait efficace car il avait obtenu le titre d'*adelantado* et de gouverneur du Río de la Plata grâce à la relation de son expérience en Floride. Le titre même du récit, *Comentarios*, met en avant ce rôle central de l'écriture dans le processus de conquête en établissant implicitement un parallélisme avec les *Commentaires sur la Guerre des Gaules* de Jules César, ouvrage utilisé fréquemment à

4. Álvar NÚÑEZ CABEZA DE VACA, *Comentarios*, in *Historiadores primitivos de Indias*, Biblioteca de Autores Españoles, t. XXII, Ediciones Atlas, Madrid, 1946 [1555], <https://archive.org/details/historiadorespr01zrgoog/page/n581/mode/2up>

5. Cabeza de Vaca avait atteint la ville en mars 1542 et pris possession de son poste de gouverneur du roi. En mai 1544, il fut contraint de partir en Espagne, accusé de trahison par ses opposants politiques dans la province.

l'époque pour l'étude du latin⁶.

ÉCRITURES CARTOGRAPHIQUES

Les récits d'expédition des conquistadors, en l'occurrence les lettres de Valdivia et les *Comentarios* d'Álvar Núñez, sont des récits d'espace⁷. Ils forgent une idée des espaces qu'ils décrivent. Dans ces textes coexistent la narration d'un parcours – l'itinéraire ou déplacement dans l'espace – et la narration d'un espace imagé – enracinée dans les représentations cartographiques de l'Amérique – ou/et dans d'autres types de représentations (récits oraux ou écrits, gravures) qui circulaient en Europe et en Amérique. Espace vécu et espace abstrait sont ainsi simultanément présents dans les récits et produisent un croisement constant entre les registres textuel et cartographique au sein de ceux-ci.

À cette période, le profil géographique de la façade atlantique du continent était mieux connu des Européens et en conséquence cartographiée avec plus de détails que celui de la côte Pacifique. D'ailleurs, le contour des terres au sud du Pérou restait assez flou, même si le détroit de Magellan avait été repéré. L'exploration de l'intérieur du continent était balbutiante, mais on situait, de manière imprécise, une cordillère nord-sud (les Andes), un grand fleuve, le Río de la Plata (Paraná-Paraguay), et ses affluents et plus au nord le Marañón (fleuve des Amazones).

Produites à partir des informations géographiques recueillies sur le terrain et projetées ensuite sur une grille mathématique systématique de parallèles et de méridiens⁸, les images cartographiques commencent à être considérées à cette période comme des représentations du réel. Depuis le XV^e siècle, ces images abstraites, construites à partir des récits des expéditions, sont l'expression d'une nouvelle attitude vis-à-vis de l'espace : celui-ci était devenu mesurable et par conséquent uti-

6. Je remercie Jean-Pierre Sanchez de m'avoir signalé cette relation entre les deux textes lors de la journée d'études, « *Prospecter, Conquérir, Résister. Les confins de l'Amérique du Sud espagnole au XVI^e siècle* », organisée le 15 novembre 2019 à l'université de Rennes par Andrés Castro Roldán et Jimena Obregón Iturra.

7. Michel DE CERTEAU, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, chapitre IX, "Récits d'espace", p. 170-191.

8. Voir Nelson-Martin DAWSON, *L'Atelier Delisle. L'Amérique du Nord sur la table à dessin*, Septentrion, Québec, 2000.

lisable⁹. La multiplication de la production cartographique en Europe entre 1400 et 1650¹⁰, considérée comme une des manifestations de la « modernité », est intimement liée à l'expansion impérialiste outre-mer d'Occident : elle en est le fruit et la conséquence.

Les récits de Valdivia et Cabeza de Vaca nous permettent de mettre en évidence la rétro-alimentation entre expérience et représentation de l'espace dans la mesure où les pratiques spatiales des conquérants sont conditionnées par les traditions culturelles européennes en même temps qu'elles les déterminent. Dans ce jeu d'interactions, il est possible de suivre le fil de la construction des espaces coloniaux, c'est-à-dire, d'analyser l'élaboration du discours hégémonique des conquérants sur le monde sud-américain. Dans leurs récits, Valdivia et Álvar Núñez consignent distances, directions, repères géographiques, toponymie, frontières : des informations essentielles pour cartographier l'espace. Néanmoins, leur perspective n'était pas tout à fait la même parce qu'elle dépendait également de la situation personnelle de chacun des auteurs et, plus largement, des réalités politiques, géographiques et humaines locales.

Cartographies humaines

Dans les représentations des espaces américains élaborées par les conquérants, les populations autochtones du continent occupent généralement une place importante, voire centrale. Or, cette centralité, flagrante dans les *Comentarios*, est plus douteuse dans les lettres de Valdivia. Il s'agit là d'un des principaux points de divergence entre les deux récits.

Les relations et les échanges que Cabeza de Vaca établit avec les peuples amérindiens constituent le cœur de son écrit. Dès son arrivée dans la région, le gouverneur participe d'une dynamique de dons/contre-dons avec les indigènes qui s'inscrit – tout en le désarticulant –

9. Voir Lewis MUMFORD, *Techniques et civilisation*, Parenthèse, Marseille, 2016, chapitre 1, "De la culture à la technique" et Brian HARLEY, *The new nature of maps. Essays in the History of Cartography*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 2001.

10. David BUISSERET, *La revolución cartográfica en Europa, 1400-1800. La representación de los Nuevos Mundos en la Europa del Renacimiento*, Barcelona, Paidós, 2004.

dans un réseau des relations interethniques préexistant à l'arrivée des Espagnols et au sein duquel la guerre (alliance-confrontation) avait une place privilégiée. Il offre des objets (des ciseaux, des couteaux) et reçoit des canoës et des femmes¹¹. Les passages récurrents consacrés à l'activité de la chasse suggèrent que celle-ci jouait également un rôle dans la constitution de ces alliances¹².

Dans le langage de l'époque, ce genre de stratégie politique s'appelait la « pacification » du territoire, ce qui veut dire prendre possession de celui-ci (et le christianiser)¹³. Il s'agit donc d'une conquête où on cherche à rallier les populations par des « *buenos tratamientos* »¹⁴. Ainsi Álvar Núñez fait valoir son savoir-faire pour traiter avec les peuples amérindiens et se présente invariablement comme le « pacificateur » de la région (face au mauvais gouvernement de son rival Domingo d'Irala).

Cette manière de mener la conquête impliquait la nécessité de connaître les sociétés amérindiennes qu'on cherchait à contrôler, d'où la profusion d'informations consignée par Cabeza de Vaca¹⁵ (qu'il ne faut pas, néanmoins, considérer comme un ethnographe avant la lettre). La représentation de la région du Río de la Plata devient dans le récit un tableau des peuples qui l'habitent.

L'image est uniforme et tout à la fois fragmentée. D'après un critère principalement linguistique, la région constitue une entité unique, celle où on parle le guarani, de la côte Atlantique jusqu'au port dit de Guayviaño – au nord d'Asunción en remontant le fleuve Paraguay¹⁶. Mais en même temps, la province est composée de nombreux groupes, identifiés par des ethnonymes différents (Guaranis, Agaces, Guaycurús, Yapuris, Aperus), confrontés-alliés les uns aux autres¹⁷.

Álvar Núñez cherche à s'intégrer dans ce réseau d'alliances en apportant un soutien militaire, notamment aux Guaranis contre les Guay-

11. CABEZA DE VACA, *op.cit.*, chap. 32.

12. *Ibid.*, chap. 27.

13. *Ibid.*, chap. 53.

14. *Ibid.*, chap. 13.

15. *Ibid.*, chap. 6.

16. *Ibid.*, chap. 57.

17. *Ibid.*, chap. 16.

curús¹⁸. Ces coalitions militaires étaient essentielles pour les Espagnols d'un point de vue du contrôle de l'espace, mais pas uniquement. Les conquistadors se trouvaient dans une situation de grande dépendance vis-à-vis du monde indigène. Les peuples amérindiens fournissaient les vivres, les matériaux et les savoirs médicaux et géographiques (ils étaient guides, éclaireurs, informateurs), nécessaires à la survie des Espagnols : « *Porque si se rompiera con los indios, y no se pusiera remedio, todos los españoles que estaban en la provincia no se pudieran sustentar ni vivir en ella, y la habían de desamparar forzosamente*¹⁹ ».

Cette précarité de la présence espagnole et le sentiment d'insécurité qui en découlait nourrissaient la méfiance envers les indigènes. Les Espagnols interprètent indéfectiblement comme « trahison » le dynamisme propre aux alliances interethniques²⁰. En même temps, ils semblent avoir bien compris que dans la logique indienne la guerre est un échange et un moyen de reproduire l'altérité :

Y como los enemigos reconocieron tanto bulto de gentes y muchas lumbres de las mechas, hablaron alto diciendo: “¿Quiénes sois vosotros, que osáis venir a nuestras casas?” Y respondiôles un cristiano que sabía su lengua y dijoles: “Yo soy Héctor (que así se llamaba la lengua que lo dijo), y vengo con los míos a hacer el trueque (que en su lengua quiere decir venganza) de la muerte de los batates que vosotros matastes”²¹.

Cette logique se heurte aux ambitions du gouverneur qui cherchait la domination permanente des groupes, par exemple des Guaycurús²². D'ailleurs, la guerre « à feu et à sang » contre ceux qui affrontaient militairement la présence espagnole ainsi que l'exercice de la « justice » exemplaire (pendaison, châtiments corporels) vis-à-vis de celui qui osait le moindre geste susceptible d'être interprété comme de l'insoumission n'était pas en contradiction, dans la mentalité de Cabeza de Vaca, et des Espagnols plus largement, avec la politique de « pacification » qu'ils prônaient²³.

18. *Ibid.*, chap. 20-27.

19. *Ibid.*, chap. 14.

20. *Ibid.*, chap. 14.

21. *Ibid.*, chap. 25.

22. *Ibid.*, chap. 22.

23. *Ibid.*, chap. 33.

L'image d'une humanité parcellisée revient dans le récit à une autre échelle lorsqu'il s'agit de décrire les cours d'eau de l'Iguazú et du Paraguay que Cabeza de Vaca parcourt tantôt par le rivage tantôt en canoë le premier et, fondamentalement, en bateau le deuxième. Sur les rives de l'Iguazú, il situe, les uns à la suite des autres, une pléthore de *cacicazgos* ; le fleuve Paraguay accueille plusieurs ethnies (Payaguaes, Guaxarapos, Chaneses, Sococios-Xaquetes, Artaneses, Xarayes) dont le critère d'identification n'est pas transparent dans le récit. L'idée d'une population nombreuse et variée prend ainsi forme au fil des pages. En outre, ces ethnonymes (dérivés des noms des caciques ou d'autre origine) se confondent dans le récit avec les toponymes²⁴.

Ce glissement ou superposition entre les noms des groupes et des lieux constitue une opération intellectuelle fortement déterminée par les pratiques cartographiques caractéristiques de la culture européenne de l'époque. La carte, en tant qu'artefact servant à situer spatialement les informations, fixe lesdites informations. Dans le récit d'Álvar Núñez, comme sur la carte, les groupes sont placés dans un lieu précis. Procédure de réification, nécessaire et préalable à l'appropriation de l'espace dans la mesure où elle servait, par exemple, de base à la distribution des *encomiendas*, mais qui invisibilise une réalité amérindienne caractérisée par la circulation, les échanges, la mobilité, les territorialités éparses et les logiques métisses des groupes²⁵.

Face à un espace défini très largement dans les *Comentarios* par les populations qui l'habitaient, les lettres de Pedro de Valdivia se montrent peu prolixes et très synthétiques dans la représentation des mondes indigènes. Ceux-ci y apparaissent comme un bloc unique. Contrairement au Río de la Plata de Cabeza de Vaca, le Chili de Valdivia n'est pas composé par différents groupes confrontés entre eux. L'ethnonyme « Indiens » suffit au gouverneur pour se référer à l'ensemble des populations autochtones du Chili. Ce tableau homogénéisant de l'humanité américaine est chez le gouverneur le résultat d'un regard porté sous le seul angle de la conquête militaire. L'« Indien » est pour lui l'ennemi et cet ennemi est unifié militairement contre les Espagnols. Même si sporadiquement et à mi-voix Valdivia se réfère aux « Indiens amis »,

24. *Ibid.*, chap 6.

25. Guillaume BOCCARA, « Mundos nuevos en las fronteras del Nuevo Mundo », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, Débats, 2005, <http://journals.openedition.org/nuevomundo/426>.

ce qui laisse comprendre qu'il établissait des « alliances » avec certains groupes, qu'il affirme aussi avoir amené cinq cents *yanaconas* (serviteurs de l'Inca ou des seigneurs, puis des Espagnols) du Pérou, ainsi que des esclaves noirs, et qu'il dit *repartir* les « Indiens » entre les conquistadors lors de la fondation des villes, son récit met fondamentalement en avant une cartographie humaine de la région de caractère binaire. Il n'y aurait eu que deux groupes qui s'affrontaient : Espagnols et Indiens. Une guerre entre deux groupes cohérents qui se jouait aussi dans le champ du religieux – les visions des indigènes rapportées par le conquistador le confirmaient²⁶.

Par ailleurs, Valdivia, à l'inverse de Cabeza de Vaca, ne s'intéresse pas spécialement aux mœurs et aux coutumes des indigènes. Son discours se limite à transmettre quelques informations concernant la guerre. L'ennemi chez Valdivia est redoutable : bien armé, bon stratège, bien renseigné²⁷. En effet, on constate que l'information circulait de vallée en vallée : c'est par les Indiens de la vallée de l'Aconcagua que Valdivia dit avoir appris la « rébellion » de Manco Inca au Pérou ainsi que la mort de Francisco Pizarro, appelé par eux « *Apomacho* »²⁸.

En somme, les lettres du gouverneur véhiculent une image concise et un rien ambiguë des peuples autochtones. Il dresse un portrait symbolique et réifié des Indiens, mais qui porte implicitement leur reconnaissance en tant qu'acteurs historiques, capables d'interpréter, de réagir, de s'adapter. Les termes, comme « *Apomacho* », utilisés par les indigènes pour désigner les Espagnols, illustre bien cette idée dans le sens où ils exemplifient des procédés linguistiques d'assimilation de la présence espagnole. Valdivia en transcrit deux autres : les Espagnols sont associés aux « *cupais* »²⁹ par les Indiens de l'Aconcagua et aux Incas par ceux de la région du Bío-Bío³⁰.

Il est probable que les différentes sensibilités des auteurs-conquistadors vis-à-vis du monde américain – Cabeza de Vaca avait vécu pendant des années au sein des groupes autochtones en Amérique septentrionale – conditionnent les écritures de l'un et de l'autre. Néanmoins, les temporalités, les conditions et la manière de mener la conquête au

26. DE VALDIVIA, *Lettre à ses représentants à la Cour*, Santiago, 15 octobre, 1550.

27. *Lettre à l'empereur Charles Quint*, Concepción, 15 octobre 1550.

28. *Lettre à l'empereur Charles Quint*, La Serena, 4 de septembre 1545.

29. *Ibid.*

30. *Lettre à l'empereur Charles Quint*, Concepción, 15 octobre 1550.

Chili et au Río de la Plata permettent de mieux comprendre ces deux cartographies humaines fort différentes. Au Río de la Plata, région particulièrement isolée, s'impose une dynamique de négociation avec les populations autochtones qui donne naissance à une précoce société métisse autour d'Asunción. Cabeza de Vaca, à la façon d'Hernan Cortés, conçoit la conquête comme un tissu de relations diplomatiques. C'est ainsi que pour décrire la région du Río de la Plata il se situe à l'intérieur d'un espace qu'il caractérise notamment à travers les populations qui l'habitent. Cette attitude révèle ainsi le germe d'une société coloniale qui se pensait de l'intérieur. En revanche, la victoire militaire, l'occupation des terres, la fondation des villes faisaient partie du projet de Pedro de Valdivia dès le début. Il le mit en œuvre grâce, notamment, à la contiguïté territoriale et maritime du Chili avec le Pérou et au soutien logistique que celui-ci lui apportait.

Ces images dissemblables constituent toutes les deux, en dépit de leurs différences circonstanciées, des vecteurs du discours et de la pratique conquérants – où il est possible d'entrevoir un monde indigène actif et réactif. Ces deux régions partageaient également à l'époque une conjoncture commune qui pesait dans l'élaboration de leur image : elles étaient largement inconnues des Européens.

Cartographies de l'inconnu

Aussi bien Cabeza de Vaca que Pedro de Valdivia accordent une place importante dans leurs récits respectifs aux espaces situés au-delà des terres explorées. Ils écrivent ces contrées inconnues en s'appuyant sur des nouvelles recueillies auprès d'autres conquistadors et/ou des populations autochtones. Pour situer l'inexploré, les deux hommes comptaient également avec leur connaissance cartographique du continent. Ces régions sont systématiquement imaginées, par l'un et par l'autre, comme des lieux prometteurs. Cependant, le tableau peint diffère par les procédés utilisés et par le résultat.

Le rôle joué dans l'économie du discours de Cabeza de Vaca par les terres non encore « découvertes » est très important. N'ayant pas effectué de conquêtes, il abonde en conquêtes à venir. L'expédition en amont du Paraguay qu'il organise depuis Asunción en 1543, ouvre la porte des espaces imaginaires. Pour rendre compte de ces espaces inconnus la narration crée une mise en abîme de récits insérés et croisés

– des témoignages directs ou indirects rapportés dans le texte :

Y Antón Correa y Héctor de Acuña dijeron que [...] entrando por el pueblo llegaron donde estaba el principal de los xarayes [...] y llegando donde estaba el principal, le trujeron dos banquillos de palo, en que les dijo por señas que se sentasen ; y habiéndose sentado, mandó venir allí un indio de la generación de los guaraníes que había mucho tiempo que estaba entre ellos y estaba casado allí con una india [...] Con el cual el dicho indio principal les había dicho que [...] dende el tiempo que García...³¹.

Lorsque l'expédition arrive à la hauteur du port de Los Reyes le profil du Pérou apparaît à l'horizon : les indigènes y sont « *orejones* » et idolâtres « *comme ceux du Pérou* »³². On mesure ainsi le poids de l'expérience et du langage péruvien dans l'interprétation de l'espace par les expéditionnaires du Río de la Plata.

De Los Reyes, Álvaro Núñez envoie deux éclaireurs : Francisco de Ribera, vers la cordillère, Hernando de Ribera, vers l'amont du Paraguay. Les relations des deux Ribera sont intégrées dans les *Comentarios* comme des récits dans le récit. La première en style indirect³³ et la deuxième comme un épilogue juxtaposé au corps du texte (témoignage recueilli directement d'Hernando de Ribera par le greffier à Asunción le 3 mars 1545). Cette dernière relation constitue une pièce fondamentale du livre puisqu'elle clôt le texte, ouvrant de grandes attentes sur le territoire.

Ces deux témoignages activent des mythes d'origine multiple et laissent entendre qu' à l'ouest et au nord/nord-est de l'espace connu (l'artère fluviale du Paraguay jusqu'au port de Los Reyes), il serait aisé de trouver des peuples « civilisés » et des richesses. Il est intéressant de souligner que le Pérou d'une part et Santa Marta (ville située sur la côte caribéenne de l'Amérique méridionale) et le fleuve alors appelé Marañón de l'autre constituent des repères géographiques pour les deux expéditionnaires. On observe que l'articulation entre ces espaces et la région du Río de la Plata n'était pas encore nettement établie mais qu'on la pressentait et qu'on la cherchait. Cette tension entre l'appréhension fragmentaire de l'espace sud-américain et le désir de

31. CABEZA DE VACA, *op. cit.*, chap. 59.

32. *Ibid.*, chap. 54.

33. *Ibid.*, chap. 70.

l'embrasser dans sa totalité – favorisé aussi bien par la pensée et la pratique cartographique que par les mythes – est caractéristique de la période. Cependant dans le récit de Cabeza de Vaca, l'imaginaire sur l'inconnu s'élabore essentiellement depuis l'intérieur de l'espace lui-même, à partir des témoignages de ceux qui en ont l'expérience, en fin de compte, des indigènes. C'est ainsi que se pose la question problématique du statut accordé à ce type de sources – dont la réponse reste ambivalente. Les témoignages des indigènes y sont omniprésents et en conséquence largement légitimés – et en même temps le doute plane sur leur fiabilité. Dans tous les cas, nous ne pouvons pas les interpréter simplement comme la voix des indigènes, car ces témoignages sont en réalité l'interprétation et la traduction qu'en font les Espagnols.

En somme, Álvar Núñez peignait le Río de la Plata comme une région encore largement inconnue dont les limites restaient très floues et où il serait possible, d'après le témoignage des indigènes, de trouver facilement de l'or et l'argent. À l'inverse, le Chili présenté par Valdivia était assez concrètement circonscrit et, en bonne partie, occupé et exploité, avec beaucoup de sacrifices, comme il ne se lassait pas de le mettre en avant, grâce à lui. Le gouverneur, faisant preuve d'un grand pragmatisme, soulignait les potentialités minérales de la terre tout en les relativisant : le Chili, ce n'était pas le Pérou.

Partió este barco, como digo, llevando los que en él iban, míos y de particulares, casi sesenta mill pesos que, a ir a otra parte que al Perú, era gran cosa ; pero como aquella tierra ha sido y es tan próspera e rica de plata, estimarian en poco aquella cantidad, y acá teniamosla en mucho por costarnos cada peso cient gotas de sangre y doscientas de sudor³⁴.

D'ailleurs, en 1552, dans sa dernière lettre au monarque, il considère plus important pour consolider les nouvelles conquêtes au sud de Concepción de cultiver la terre que d'extraire les minerais³⁵. En effet, cette année-là, il avait fondé les villes de Villa Rica et Valdivia. Il s'approchait peu à peu de son but, le détroit de Magellan et la Mer du Nord (l'océan Atlantique).

Le projet territorial de Valdivia apparaissait déjà dans ses premières

34. DE VALDIVIA, *Lettre à l'empereur Charles Quint*, Concepción, 15 octobre 1550.

35. *Lettre à l'empereur Charles Quint*, Santiago, 26 octobre 1552.

lettres : il se proposait de conquérir l'espace entre Santiago et le détroit de Magellan et d'en faire une province placée sous sa juridiction. C'est ainsi que, dès 1544, afin de recueillir des informations sur un espace qui restait alors méconnu, il envoie le pilote J.B. Pastene, « qui savait mesurer la latitude et connaissait tout sur la navigation »³⁶ prospecter la côte vers le sud du continent. La circumnavigation de Magellan-El Cano (1519-1522) avait permis aux Européens de se figurer un passage entre les deux océans dans l'extrémité méridionale des terres américaines, mais l'image cartographique du détroit et de la façade Pacifique du sud du continent était encore imprécise.

C'est notamment à partir de 1550 que la question des limites administratives de la province se pose de manière très concrète dans les lettres du conquistador. Il convoitait donc une province qui allait jusqu'au bout du continent au sud et embrassait le Río de la Plata à l'ouest jusqu'à la côte atlantique. Il est intéressant de noter que pour défendre sa demande, il avance des arguments liés à l'exploration géographique et au développement de la cartographie de la région. Grâce à l'expédition maritime de Pastene, à sa propre exploration terrestre, au travail des cosmographes et aux informations recueillies auprès des populations autochtones, Valdivia affirmait que les cartes faites en Espagne étaient erronées et qu'il fallait corriger la position du détroit³⁷.

Il promettait au monarque de lui envoyer une nouvelle carte dès que les cosmographes de l'expédition l'auraient achevée³⁸. Il mettait également en avant les enjeux géostratégiques liés au passage interocéanique auxquels la Couronne était forcément très sensible : écarter la concurrence d'autres puissances européennes, contrôler la route vers les épices (l'Asie) et consolider la conquête du Río de la Plata.

En définitive, il n'y a aucune résonance mythique dans l'image de l'inconnu véhiculée par Valdivia. Cette *terra incognita* n'était pas habitée par des peuples fantastiques, ni ne regorgeait de richesses minérales. Dans l'élaboration de cette cartographie de l'inconnu, les sources indigènes – nommées mais invisibilisées – ont un poids marginal par rapport à la place qu'elles prennent et le statut dont elles jouissent dans la représentation des espaces inexplorés du Río de la Plata. D'ailleurs,

36. Lettre à l'empereur Charles Quint, La Serena, 4 septembre 1545.

37. Lettre à ses représentants à la Cour, Santiago, 15 octobre 1550.

38. Lettre à l'empereur Charles Quint, Santiago, 26 octobre 1552.

le récit de Valdivia ne rapportait aucun discours d'un tiers, indigène ou Espagnol. Le conquistador se servait des outils de la science moderne, alors en gestation, l'expérience et la cartographie, pour représenter, avec une certaine circonspection, des contrées dont on n'avait encore que l'intuition et dont l'intérêt résidait dans leur situation géostratégie sur une grille d'observation à échelle planétaire. À vrai dire, ce regard relativement abstrait et pragmatique imprègne toute l'écriture de l'espace chez Valdivia et s'exprime également dans le dessin d'une cartographie proto-administrative de la province.

Cartographie administrative ou cartographie physique

Afin de délimiter le territoire sous sa juridiction et d'affirmer ainsi indirectement son indépendance vis-à-vis du Pérou, Valdivia s'intéresse de près à déterminer les contours du Chili : la vallée de Copiapó au nord, l'océan à l'ouest, le détroit au sud. Les limites orientales demeuraient moins bien définies dans son discours : il revendiquait qu'elles dépassent les 100 lieues est-ouest initialement prévues par La Gasca – c'est à dire, elles devaient se situer bien au-delà de la cordillère –, mais attendait de mieux connaître l'extrémité méridionale du continent pour préciser l'étendue de sa demande. En tout cas, il imaginait le Chili allant jusqu'à l'Atlantique et comprenant la région du Río de la Plata. Cette représentation d'un Chili à califourchon sur la cordillère, si on utilise l'expression consacrée par Alejandra Vega, sera abandonnée au cours du XVI^e siècle même si dans la pratique la région de Cuyo, située sur le versant oriental, reste attachée administrativement à la province jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle³⁹.

Par ailleurs, Valdivia articule le territoire à un réseau de villes qui s'étendait de La Serena jusqu'à Angol (*Los Confines*) où chaque ville jouait un rôle précis dans la gestion de l'espace conquis, constituant ainsi une pièce du quadrillage administratif de la province. Cette organisation spatiale répondait aux intérêts coloniaux, mais on peut émettre l'hypothèse qu'elle était redevable de certaines réalités préhispaniques – même s'il est difficile de l'affirmer parce que le conquistador n'explique jamais ce type d'informations. Il est attesté grâce aux travaux des archéologues qu'avant l'arrivée des Espagnols les populations autochtones des deux versants des Andes entretenaient des relations

39. VEGA, *op. cit.*, p. 294.

intenses. On sait maintenant également que le *Camino del Inka*, emprunté par Valdivia et les Espagnols et dont l'extrémité méridionale arrivait à la hauteur de Santiago (ville fondée sur un site inca), constituait un complexe réseau routier qui, d'un *tambo* à l'autre, connectait le centre de l'empire avec l'ensemble de son territoire. Il intégrait des chemins longitudinaux et transversaux, beaucoup pré-incaïques, et de nombreux passages de la cordillère⁴⁰. Cette territorialité amérindienne fonctionne-t-elle comme un palimpseste pour Valdivia ?

Quelle que ce soit la réponse, le pragmatisme de Valdivia, dont la filiation est à chercher chez Francisco Pizarro et l'expérience péruvienne – où l'exploitation minière constitue l'élément essentiel de l'intégration territoriale –, ainsi que son discours nettement tourné vers l'action privilégient l'idée du Chili comme entité juridique et administrative et expliquent le caractère extrêmement concis de ses descriptions de la province. Les fleuves sont les éléments du paysage les plus présents en tant que repères structurants de l'espace, mais Valdivia ne dit rien sur leurs caractéristiques naturelles ni, d'ailleurs, sur l'étymologie américaine de leurs noms (Copaipó, Mapocho, Maule, Bío-Bío, Toltén, etc) – contrairement à Cabeza de Vaca qui précise souvent les origines amérindiennes de la toponymie des lieux géographiques (par exemple lorsqu'il dit « un fleuve que les Indiens appellent » Iguazu ou Paraná, etc).

Cabeza de Vaca ponctue fréquemment son récit par des observations sur la flore et la faune *rioplatenses*. Il dresse une carte physique ou naturelle de la région. Cette manière de récréer l'espace américain relève autant de la curiosité et de l'émerveillement – c'est-à-dire, de la volonté de déterminer ce qui est propre au continent en le comparant avec l'Espagne – que de l'utilitarisme. La nature américaine est toujours pensée par les conquistadors en fonction de ses ressources, d'où le recours fréquent à l'hyperbole dans les descriptions.

Harina de piñones (que hacen muy gran cantidad de ella) porque hay en aquella tierra muy grandes pinares, y son tan grandes los pinos, que cuatro hombres juntos, tendidos los brazos, no pueden abrazar uno, y muy altos y derechos. Y son muy buenos para mástiles de naos y para carracas, según su grandeza [...] Por aquella tierra hay muchos puercos monteses y monos que comen estos piñones de esta manera ;

40. VEGA, *op.cit.*, p. 220-224.

que los monos se suben encima de los pinos y se asen de la cola, y con las manos y pies derruecan muchas piñas en el suelo, y cuando tienen derribada mucha cantidad, abajan a comerlos, y muchas veces acontece que los puercos monteses están aguardando que los monos derriben las piñas...⁴¹.

Mais il y a également dans le témoignage de Cabeza de Vaca des observations qui mettent plutôt l'accent sur son rapport concret à l'espace naturel : ce qu'il mange⁴², les difficultés à traverser les chutes de l'Iguazú⁴³, les animaux venimeux et les plantes curatives⁴⁴. Ces descriptions minutieuses des particularités de la terre coexistent dans le récit avec d'autres images stéréotypées destinées à transmettre une image positive de l'espace et à présenter la région comme très propice à l'occupation.

Cabeza de Vaca ne fait, pour sa part, aucune ébauche des limites juridictionnelles du Río de la Plata. La région restait ouverte à l'exploration – si bien que Valdivia de l'autre côté de la cordillère cherchait à l'annexer au Chili. Mais même si le regard d'Álvar Núñez privilégie le point de vue interne – l'espace est composé des groupes humains, des espèces animales et végétales qu'il a sous les yeux –, il porte aussi par moments un regard externe et systématique. Cette vision synthétique concerne notamment la côte atlantique – mesurée et nommée – la région de l'Iguazu – convoitée aussi par la Couronne portugaise⁴⁵ – et le cours du Paraguay depuis Asunción. La vision du Río de la Plata est schématisée dans ces trois éléments de l'espace – et c'est, d'ailleurs, l'image que nous donnent les cartes de l'époque.

Valdivia et Cabeza de Vaca sont les protagonistes d'histoires de conquête connectées et parallèles, mais ils produisent des écritures cartographiques significativement dissemblables par leur langage et leur point de vue.

La situation géostratégique du détroit de Magellan, la contiguïté avec le Pérou – point d'ancrage au niveau matériel et des imaginaires –

41. CABEZA DE VACA, *op.cit.*, chap. 8.

42. *Ibid.*, chap. 9.

43. *Ibid.*, chap. 11.

44. *Ibid.*, chap. 54.

45. *ibid.*, chap. 11.

et les ambitions juridictionnelles de Valdivia pèsent sur la perspective qu'il adopte. Bien qu'il se trouve sur le terrain lorsqu'il écrit, il porte un regard relativement éloigné et synthétique sur la région. Il a une vision unitaire (nord-sud) des Andes ainsi que de l'espace continental (ouest-est) situé entre les côtes du Pacifique et de l'Atlantique. Vision synthétique de l'Amérique méridionale qui s'exprime également par le dessin d'une humanité homogène, un ennemi uni, les indigènes qu'il faut vaincre. Cette représentation unifiée et intégrée, animée par le pragmatisme caractéristique de Valdivia, est également possible parce qu'il n'existait pas, avant lui, un ancrage colonial sur le territoire. Elle prend appui sur les pratiques cartographiques européennes – peut-être aussi sur des pratiques de circulation et des représentations préhispaniques. Il est probable que l'exploration maritime, la vision depuis la mer, aient également favorisé la mise à distance.

Cabeza de Vaca privilégie une vision de l'intérieur, depuis les terres, depuis le fleuve – véritable artère de pénétration et articulation de la région. L'image est fragmentaire et construite par une polyphonie des voix – beaucoup d'entre elles indigènes, même si elles sont traduites dans un langage compréhensible pour les Européens. Apparaît ainsi un espace anthropomorphisé, habité par une grande variété de groupes humains avec lesquels Álvaro Núñez cherche à négocier. D'autres espèces animales et végétales complètent le tableau. L'articulation entre le Río de la Plata et les Andes-Pérou n'était pas encore nettement définie, mais on la pressentait – peut-être la représentation négative forgée dans le Tawantinsuyo du versant oriental de la cordillère a-t-elle conditionné une perception parcellisée de ces espaces chez les Espagnols. Le désir de globalité s'exprime chez Álvaro Núñez aussi bien dans un langage scientifique qui vise la représentation cartographique – l'espace est mesuré, les lieux nommés et repérés, la géographie synthétisée – qu'à travers l'activation des mythes qui servent à penser les jonctions entre le Río de la Plata, le fleuve des Amazones et la côte de la Caraïbe.

Les cartographies dissemblables de Valdivia et d'Álvar Núñez mettent en lumière le poids des réalités locales américaines dans la construction des géographies politiques dont l'enjeu était, dans tous les cas, de représenter, occuper et posséder le territoire.